



Littérature

Uwe TELLKAMP

La Tour

Histoire en provenance d'une terre engloutie.

Trad. de l'allemand par O. Mannoni. Grasset, 2012, 965 pages, 25 €.

Prix du livre allemand 2009, le roman d'Uwe Tellkamp plonge le lecteur dans l'atmosphère baroque et empe-sée d'un quartier résidentiel cosu de Dresde durant les dernières années qui précèdent la chute du mur. Le contraste entre la richesse (surannée et décré-pie) de ces riches villas Art déco et la façon dont elles sont partagées de force entre différents locataires dessine en creux les tiraillements auxquels sont soumis les différents membres de la famille Rohde-Hofmann : extraordinaires scènes pétries d'idéologie, racontées par l'éditeur Meno Rohde, qui doit sans cesse négocier avec la censure qu'il est censé appliquer au nom du socialisme triomphant ; louvoiements de Richard Hofmann, chirurgien bien en vue mais soumis au chantage de la Stasi parce qu'il mène une double vie ; incompréhensions du jeune Christian, destiné *a priori* à la musique et aux livres et condamné à cinq années absurdes et violentes de service national. Le temps est compté : l'horloge aux dix minutes de Meno scande le lent engloutissement d'un régime à l'agonie, porté par les très belles métaphores de l'Elbe encras-sée et de l'extraction de houille gelée. L'asphyxie guette : l'air de Dresde est encombré de particules nocives éma-nant des usines alentour, Christian arrive en définitive « au plus profond du système », enfermé, pris en tenaille par les murs et barbelés successifs de la RDA, de l'Armée nationale populaire,

de l'Institut pénitentiaire de Schwedt et enfin de sa prison sans fenêtres. Le puissant (et magnifique) maelström final emporte jusqu'aux différentes voix narratives qui se croisent et se fondent, composant une fugue vertigi-neuse : « mais ensuite, d'un seul coup [...] sonnèrent les horloges... » Un vrai roman, qui raconte moins une époque qu'il n'en réveille l'imaginaire le plus profondément enfoui et qui, de ce fait, laisse au lecteur des images denses et fortes. Sans aucun doute l'un des grands romans allemands de ces der-nières années.

Elsa Kammerer

Lídia JORGE

La nuit des femmes qui chantent

Trad. du portugais par G. Leibrich. Métailié, 2012, 312 pages, 21 €.

C'est une nuit parfaite. Mieux qu'un spectacle de télévision réussi, une fête. Le miracle de l'instantané sous une pluie d'étoiles et un délire d'ap-plaudissements : la chanteuse Gisela Batista, en un raccourci éblouissant, rend hommage au groupe de femmes qui chantèrent avec elle des années auparavant et l'image a de quoi faire rêver. Lisbonne, 1987 : cinq femmes jeunes, irrésistiblement attirées par un piano noir au fond d'un garage. Elles sont venues de loin, de très loin, elles ont « marché au-dessus de l'océan ». Irrésistible ! Mais comment Solange de Matos, la discrète parolière, l'éprise de mots et de rimes, s'en tiendrait-elle à cette fable, comment pourrait-elle ne pas retourner à ce que furent ces mois enfiévrés et tragiques ? Et comment se situer elle-même dans ces vertiges ? Comme ses compagnes, elle a été chas-

sée de chez elle dans le naufrage de l'empire colonial. Mémoire blessée et scellée. Comme elles toutes, elle s'est enflammée. Elle raconte l'envoûtement des répétitions, l'entraînement forcené, les interventions du chorégraphe João Lucena, son amour, la mort entre elles, l'imprévisible échouage. Lídia Jorge a une maîtrise accomplie du rythme, des pulsations du récit. Elle alterne alanguissements et accélérations, sait dire comment le cœur explose d'excitation et de joie, comment il se dédouble pour se soustraire à l'insupportable, combien il est difficile de mettre bout à bout des instants de vie et d'en discerner le sens. Ce parcours étire le lecteur et le prépare à la retombée amère. Mais il est d'abord un hommage magnifique au chant et aux voix, à leurs modulations, aux surprises qu'ils réservent, à la poésie des paroles qui les porte, aux mouvements du corps qui les accompagnent. Ce que le destin assombrit n'enlève rien à cette exultation, pas plus que le dérisoire ne fait oublier cette magnificence. Il est rare que la littérature, « plongée dans le flux du temps » trouve un ton qui allie la réserve méditative à la puissance. C'est le cas et c'est très beau.

Françoise Le Corre

Sayed KESHUA

La deuxième personne

Trad. de l'hébreu par J.-L. Allouche. Éditions de l'Olivier, 2012, 355 pages, 23 €.

À Jérusalem, un avocat arabe israélien (à la troisième personne) découvre dans un exemplaire d'occasion de *La Sonate à Kreutzer*, ayant appartenu à un juif nommé Yonatan, un billet amoureux dont il reconnaît

l'écriture – celle de sa femme, Leila. Amir (à la première personne), un jeune travailleur social arabe, fuyant l'atmosphère oppressante du village où il a grandi, accepte de s'occuper d'un jeune juif tétraplégique – Yonatan. L'avocat jaloux mène l'enquête; Amir, en rupture, emprunte peu à peu l'identité de Yonatan, apprend à se servir de son appareil photographique, et entre bientôt sous son nom à l'école d'art Betsalel. Ces deux récits, à la temporalité décalée, finissent bien sûr par se croiser et s'éclairer l'un l'autre, mais cette révélation est bien moins importante que ce à quoi elle aura servi de prétexte: tout en dressant un tableau acerbe, et féroce drôle, de la société israélienne et arabe israélienne, Sayed Keshua, par le biais de l'intime, déjoue et désamorce les politiques de l'identité, laissant apparaître, entre dédoublement, ambiguïtés et contradictions, une « deuxième personne », plurielle et singulière, rétive à se laisser enfermer dans les catégories préparées pour elle sur les cartes d'identité, ou dans les destins tracés par l'héritage ethnique et familial. Deuxièmes personnes aussi, les figures de femmes, mères, épouses, amantes, dont la rébellion discrète ou l'obstination rendent possible cette émancipation, qu'elle soit douloureusement accomplie, ou fugitivement entrevue, fantasmée, mais non réalisée. Sayed Keshua, qui a choisi l'hébreu comme langue d'écriture, habite et explore cette position de l'entre-deux, à travers ses romans, ses chroniques en forme d'autofiction (à l'ironie douce-amère) pour le quotidien *Ha'aretz*, ou encore la série télévisée *'Avodah 'aravit* (« Travail d'arabe »); la dimension autobiographique sert avant tout à décrire avec minutie un état de